

**Jean DARRIG**

Trois p'tits tours  
et puis s'en vont

Éditions Provence-Polar  
ISBN : 979-10-92940-07-7  
Dépôt légal : 1<sup>ère</sup> trimestre 2014

## **Avertissement**

Ce roman est un récit de pure fiction. Les noms, fonctions, habitations des personnages n'ont aucun rapport avec la réalité. Les localités citées mises à part, les lieux et commerces sont purement fictifs ou n'existent plus.

Toutefois, si un rapport quelconque pouvait être établi avec la réalité, il ne s'agirait que d'une coïncidence totalement fortuite.

## Prologue

— Bon, les hommes, nous allons vous laisser. N'oubliez pas de nettoyer les grilles du « barbeuque » et de ranger la vaisselle ! Ne nous attendez pas avant dix-neuf heures. À plus !

Dans un cliquetis de talons et un froissement de jupes, Gilda, splendide brune et épouse de Volpi, Lisa, sa fille, Sylvia, l'épouse de Michaud et Katy, la fille de Pardo nous laissent sur l'immense terrasse, affalés dans des transats, comme des phoques sur une grève. Elles se rendent à une exposition immanquable à la vieille Charité. Ceux qui vont les rencontrer seront heureux de contempler non pas les pièces exposées mais leur peau satinée et dorée, leurs jambes musclées au galbe parfait et leur allure élégante, un rien provocante.

Par « les hommes », il faut entendre Gino Volpi, divisionnaire en retraite chez qui nous venons de déjeuner, Michaud, divisionnaire aussi mais encore en activité pour peu de temps et Pardo, ancien commissaire des Stups. Quant à moi, l'intrus des services de Police, je suis là par protection, car j'écris ce que ces trois-là me racontent, ce qui les amuse beaucoup.

— Ils ne pourraient pas inventer des grilles jetables, ce qui nous éviterait de les gratter à chaque fois comme des malades ? s'exclame Volpi.

— Rien ne t'empêche de les jeter, plaisante Pardo. Moi, de toute façon, je ne m'aperçois jamais qu'elles sont propres !

— Miraud comme une taupe, celui-là, s'écrit Michaud. Pourquoi tu ne t'es pas fait opérer ? C'est au point, maintenant !

— Bof ! Tu sais, depuis le temps, je me suis habitué et je crois que si j'y voyais bien tout d'un coup, je risquerais d'être déçu.

— Tu veux parler de ta femme, Pardo ?

— Oh ! Bien sûr, Gino, c'est facile de se moquer quand on a un canon comme la tienne ! Tiens, réflexion faite, rien que pour elle, je voudrais y voir mieux.

— Je sais, je sais, c'est pourquoi tu la regardes de si près...

Ces trois-là, il faudrait les inventer s'ils n'existaient pas. Moi, je me marre comme une baleine mais je me demande s'ils ne me jouent pas chaque fois la grande scène du II pour que je relate leurs galéjades.

— Tu as vraiment une belle terrasse, dis-je à Volpi, et c'est toi qui t'occupes de toutes ces plantes ?

— Non, pas vraiment. Moi, je pulvérise et j'arrose... j'arrose aussi la voisine d'en-dessous d'ailleurs, car quelquefois j'inonde, paraît-il.

— Gilda m'a dit que vous alliez avoir une serre, là, dans le fond ? s'enquiert Michaud.

— Il n'en est pas question, s'offusque Volpi. Ça va nous prendre de la place et je suis sûr qu'au bout de quelques temps, elle ne s'en servira plus. Alors pas de serre ! Niente.

Nous rêvassons quelques minutes, jouissant du cadre et de la température idéale. Il fait beau et exceptionnellement, sans le moindre souffle de mistral.

— Tiens, le plumassier, reprend Volpi à mon adresse, à propos de serre, est-ce que je t'ai déjà raconté l'enquête que nous avons menée à nos débuts, avec Serge ? C'était du côté de Puyricard. Tu te souviens, Sergeot ? Les deux frères qui se bouffaient le nez ?

Michaud a le regard dans le lointain, perdu sur la route de ses souvenirs. Tout à coup, il se redresse dans sa chaise longue et tend l'index.

— Ah oui ! Au départ, il y avait eu une fille morte, c'est ça ?

— Voilà, tu y es.

— Effectivement, c'était pas mal du tout. On ne s'était pas ennuyés ! C'était l'bon temps, Monsieur Bertrand ! Raconte-lui.

Je me cale dans ma chaise longue, mais avant je tiens à préciser un détail :

— Ne m'appelle pas plumassier. Un plumassier, c'est celui qui fait des trucs en plumes. À la limite, tu peux m'appeler plumitif, c'est le mot qu'on utilisait en argot.

— Ouais, bon ! Va pour plumitif ! Ne commence pas à chicaner... Alors voilà :

— C'était au début des années soixante. Ma femme et mon fils avaient été assassinés l'année d'avant et ce grand pendard — désignant Michaud — était mon inspecteur divisionnaire. À cette époque déjà, nous étions devenus copains comme cochons. Un beau matin, en arrivant au commissariat, place Jeanne d'Arc, le planton ne me laisse même pas le temps de monter dans mon bureau...

# 1

*Mai 1965...*

Un homme venait de prévenir le commissariat qu'on avait découvert, près de Puyricard, au lieu dit « la coquillade », le corps d'une fille sans vie. Mais comment et de quoi était-elle morte ? Allez savoir... Elle avait été retrouvée près de la route, allongée sur le dos, sur la bordure herbeuse d'un champ labouré. Les mains étaient sagement croisées sur la poitrine, les yeux fermés, dans la posture d'une sieste réparatrice, les vêtements bien en ordre. Lorsque Volpi et Michaud arrivèrent sur les lieux, personne n'avait touché à rien, bien heureusement. Auprès du corps, il n'y avait que trois personnes : l'homme qui avait fait la découverte, le garagiste qui avait appelé la Police et une femme qui devait habiter non loin.

— Je l'ai trouvée comme ça, précisa l'homme. Je suis passé devant elle une première fois en vélo. J'ai cru qu'elle dormait, quoique dix heures du matin, c'est pas une heure pour faire la sieste. Quand je suis repassé dans l'autre sens, elle n'avait pas bougé d'un poil. Alors je me suis dit que peut-être elle attendait quelque chose, va savoir ! J'ai posé la bécane et je suis été la voir. Et

là, quand je lui ai touché la main, je l'ai trouvée froide comme du marbre.

À sa façon de s'exprimer et sa vêtue, l'homme devait être un brave ouvrier agricole des environs.

— Et vous avez pensé... commença Michaud.

— J'ai rien pensé, reparti l'homme, sèchement. J'ai compris qu'elle était morte. J'ai filé chez Porta, au garage, parce que là, il y a le téléphone.

La victime était une jeune fille d'une vingtaine d'années, assez jolie, vêtue d'un ensemble cardigan vert pomme et d'une jupe droite gris foncé. Elle était chaussée de ballerines noires et l'ensemble annonçait une jeune fille sage et modeste. Pourtant sa coiffure au carré, d'un noir de geai, ses faux cils, le rouge vif de ses ongles et de ses lèvres dénotaient sur l'impression de prime abord. Volpi pensa qu'elle travaillait peut-être dans une parfumerie ou un salon de beauté.

— Quelqu'un la connaît ? demanda Volpi en s'adressant aux trois témoins.

Ceux-ci secouèrent négativement la tête. Michaud était allé dans la 403 prévenir le Parquet. Le corps ne présentait aucune blessure apparente, il pouvait s'agir d'une mort naturelle mais il valait mieux prévenir la hiérarchie.

Pendant que Michaud téléphonait, Volpi demanda aux témoins de s'écarter du corps et inspecta méticuleusement les abords. Un détail l'intriguait : cette fille ne possédait aucun sac, à

croire qu'elle se baladait les mains dans les poches, comme on dit. Soudain, à trois mètres du corps environ, il aperçut une pochette en simili cuir, un peu plus grande qu'une trousse d'écolier. Avant de la ramasser, il fit un signe à son adjoint et lui cria d'amener des gants. Il les enfila et commença à ouvrir la fermeture éclair de la trousse. Il demanda à Michaud de continuer à chercher autour du corps.

La trousse ne contenait pas grand chose : un portefeuille, un porte-monnaie contenant un billet de cinquante francs et quelques pièces, un petit répertoire vierge, un stylo bille, un mouchoir soigneusement plié et deux tampons hygiéniques. Le portefeuille lui non plus n'était pas très rempli : une carte d'identité à la photo rivetée montrant la fille quand elle devait avoir quinze ans, une photo sur laquelle deux gamines se tenant par le cou souriaient, une autre photo montrant une femme âgée, probablement la grand-mère et une image de la Sainte Vierge.

— Elle s'appelle — enfin, elle s'appelait — Marie Maurel âgée de 19 ans et habitant chemin de Maliverny, dans le coin.

Relevant la tête, Volpi demanda si les trois témoins avaient déjà entendu parler des Maurel.

— Mon Dieu, se mit à gémir la femme, c'est la petite des Maurel ? Oh, malheureuse, je l'ai pas reconnue ! Jamais je l'ai vue habillée comme ça !

— Vous pourriez conduire l’inspecteur chez eux pour les prévenir ?

— Vouï, bien sûr, dit-elle en se dirigeant déjà vers la voiture. Oh Boudiou ! Oh Boudiou ! se lamenta-t-elle en partant, des sanglots dans la voix.

En la regardant s’éloigner, Volpi marmonna pour les deux qui restaient :

— Ça va être pénible, vous vous en doutez...

— Oh ! répondit le garagiste, pendant la guerre, on a vécu des situations bien pires. J’arrive pas à les oublier...

Un lourd silence s’établit, seulement troublé par des chants d’oiseaux au loin et les rares voitures qui passaient. Bientôt, le Parquet arriva en la personne du substitut du procureur et du juge Cassart, avec lequel Volpi avait déjà travaillé, visiblement embarrassé de salir ses vernis.

— Vous êtes bien sûr que vous ne nous avez pas déplacés pour rien, Volpi ? s’enquit le juge.

— Sûr, non. Mais apparemment, cette fille avait l’air en parfaite santé et puis c’est un drôle d’endroit pour mourir si... tranquillement.

— Vous connaissez l’identité de la victime, Volpi ?

Le commissaire tendit la carte d’identité de la victime.

— Vouais, marmonna Cassart en la regardant. C’est bien jeune pour mourir... Elle aurait pu être fauchée par une voiture, avança-t-il.

Volpi fit une moue dubitative :

— Elle est bien propre pour avoir été accidentée, et elle est tombée par hasard dans une drôle de posture, vous ne trouvez pas ?

— Ah ! Voilà Charles ! fit le substitut. On va bien voir ce qu'il va nous dire.

À cette époque, Charles commençait sa carrière et se faisait déjà remarquer par son caractère et ses réparties fantasques. On aurait toujours cru qu'on le forçait à faire ce qu'il ne voulait pas, qu'on lui avait volé sa soupe et à la façon dont il s'adressait aux gens du Parquet, on se demandait bien pourquoi il avait choisi ce métier de légiste.

— Ah ! Une jeune fille en fleur, s'exclama-t-il dès qu'il découvrit le corps. Oh ! Mais dites donc, c'est une jeune pute ! Vous avez vu comme elle est maquillée ?

Cette remarque acerbe et salasse eut le don de scandaliser tous les assistants, surtout Volpi qui avait toujours un profond respect pour les morts, quels qu'ils fussent. Devant ce cadavre de jeune fille, il avait de nouveau l'impression qu'il ressentait déjà tout enfant : le corps allait bouger et le cauchemar serait terminé.

— Gardez vos salades pour les limaces, Charles, et examinez le corps, c'est tout ce qu'on vous demande, rétorqua le juge.

Le légiste se le tint pour dit et palpa les membres de la fille sous les vêtements. Vexé, il prenait maintenant ses précautions.

— Apparemment, elle n'a rien de cassé... Vous voulez m'aider à la retourner, Volpi ?

Les deux hommes s'y prirent le plus doucement possible. On plaça un mouchoir sur le sol pour que le visage de la morte ne touchât pas la terre. Charles s'enhardit à relever les vêtements de la fille pour dégager son dos. On ne put y relever aucun coup, aucune blessure.

— Bon, finit par conclure Charles... c'est tout de même bizarre, elle avait l'air en parfaite santé. Il existe des phénomènes de mort soudaine, mais je ne vois pas comment elle a pu terminer dans cette position-là. Si tel avait été le cas, elle serait tombée le nez par terre ou sur le côté, les membres en désordre...

— Elle n'est peut-être pas morte ici, hasarda le juge Cassart. On l'a déplacée et allongée soigneusement, c'est mon idée.

— À moins qu'elle soit morte dans les bras de quelqu'un qui l'a ensuite couchée par terre, proposa Volpi.

— Mouais, coupa le substitut, de toute façon, j'ordonne une autopsie et une enquête. Je vous en charge, Cassart.

Sur ces entrefaites, Michaud revint, suivi par une 4L beurre frais. Du véhicule, descendirent une femme en blouse à fleurs et un homme en pantalon bleu de travail et tricot de peau. En s'approchant, la femme psalmodiait des « Ah ! Seigneur Mon Dieu » de façon incantatoire, à la manière des femmes orientales. L'homme avait

le visage grave et fermé. Arrivée près du corps, la femme stoppa net ses lamentations et leva les bras au ciel.

— Mais c'est pas ma fille ! s'exclama-t-elle.

Cette affirmation jeta la consternation.

— Vous en êtes bien sûre, Madame ? demanda Volpi. Pourtant nous avons trouvé cette pochette près du corps, avec la carte d'identité de votre fille...

La question de Volpi déstabilisa la mère qui s'agenouilla près du corps pour le voir de plus près. Tout à coup, elle lança une plainte allant crescendo, comme un cri de chien en détresse.

— Oui ! Ah Mon Dieu ! Ma caille ! C'est bien elle, je reconnais la bague de ses quinze ans ! dit-elle en prenant les mains de la morte.

Elle éclata en gros sanglots et l'assistance se tut pour ne pas troubler son chagrin. Puis elle sembla se ressaisir :

— Mais pourquoi elle s'est maquillée comme ça ? Elle ne l'a jamais fait ! Et ses cheveux ? C'est une perruque ? s'exclama-t-elle en écartant une mèche sur le front de la morte. Non, elle s'est fait une teinture. Et du vernis rouge comme ça, elle ne s'est jamais peint les ongles ! Pourquoi elle a fait ça ? demanda-t-elle en interrogeant du regard l'assistance.

Personne ne put lui répondre et juste au moment où elle se relevait péniblement, un car de Police arriva suivi d'une ambulance. La présence d'un tel véhicule au bord d'une route attire

toujours les curieux qui lui confèrent un caractère mortifère. L'un des conducteurs n'hésita pas à arrêter son véhicule pour se repaître d'un sinistre spectacle. Un des gardiens le fit promptement dégager et les autres activèrent la circulation.

C'est alors que le père sortit de son mutisme et de sa torpeur. Il tendit le poing et explosa en imprécations :

— Je sais qui a fait ça, moi ! Y a qu'à aller voir chez les Ginoux ! Depuis que l'aîné est revenu, il y a un tas d'Italiens et de chapacans chez eux. Ils ont forcé notre fille à faire le tapin et, comme elle ne voulait pas, ils l'ont estourbie ! Bande de fumiers, va ! Je vais m'en occuper, moi, ça va être vite fait, j'ai pas besoin de vous ! dit-il en désignant les policiers et le Parquet. Allez, viens, Mireille !

Volpi lui mit la main sur l'épaule mais le père se dégagea violemment, comme si la main l'avait brûlé.

— Foutez-moi la paix ! Salauds !

On parvint non sans mal à le calmer. Volpi et Michaud échangèrent un regard de connivence : après tout, pour l'instant, ils n'avaient aucune piste, alors pourquoi ne pas commencer par les Ginoux ? En même temps, ça éviterait au père Maurel de commettre l'irréparable.

Le corps fut emporté et la mère le suivit machinalement en reprenant ses lamentations. On la repoussa doucement en lui faisant comprendre

qu'on la préviendrait quand elle pourrait voir sa fille et l'inhumer.

Avant que les parents s'en retournent, Volpi leur demanda s'ils possédaient une photo assez grande de leur fille, aux fins d'enquête.

— Venez, je vais vous en donner une, répondit la mère dans un souffle.

L'équipe se sépara et Michaud prit le volant pour suivre la 4L des Maurel. Arrivés à leur domicile, Volpi se fit indiquer le chemin de la ferme des Ginoux.

À suivre....